



" Comme s'ils avaient la peau juste"

par Paola Tabet

Entre 1990 et 1997, Paola Tabet a mené une recherche sur l'idéologie raciste chez les écoliers italiens âgés de 6 à 14 ans (1), en les faisant notamment disserter sur le thème : "Si mes parents étaient noirs..." Leurs réponses éclairent comme jamais toute la force des préjugés inculqués aux enfants.

Qu'est-ce que le racisme ? Sommes-nous certains que, parlant de racisme, nous entendions tous la même chose ? Je ne le crois pas. Il subsiste, du moins en Italie (2), une énorme difficulté à le prendre en compte sous tous ses aspects : le voir tel qu'il est aujourd'hui, voir ses racines dans le passé. Il paraît échapper à toute prise de conscience et provoque un phénomène très particulier, qui tient à la fois de l'amnésie, du déni et de la banalisation. Lorsque se produisent des faits de racisme, y compris graves, y compris mortels, la première

réaction est de dire "Non, il ne s'agit pas de racisme" et d'échafauder les explications les plus diverses pour nier l'évidence. Et ce, à tous les niveaux : l'homme de la rue, les personnalités, les autorités. Puis petit à petit on l'admet. Mais alors on considère ces faits comme des phénomènes isolés qui surviennent on ne sait comment, des "cas sporadiques" selon l'expression d'un ministre de l'Éducation nationale commentant le énième épisode raciste dans une école de Gênes. Dès lors, ils ne nous concernent pas puisque leurs auteurs sont "autres", "pas nous", des défavo-

risés, des gens violents...

Mais la violence, même "sporadique", a des fondements : "il n'y a pas d'éruption volcanique sans magma souterrain (3)." Il est impossible de comprendre le racisme si on le réduit à ses seuls aspects extrêmes, au surgissement brutal de la violence. Les actes de violence peuvent être le fait d'individus ou de petits groupes, mais cette violence repose sur une longue sédimentation d'idées et de comportements quotidiens, sur un entraînement à l'indifférence, au mépris, au dégoût, à la peur et, pour finir, à la haine. C'est de cet entraînement, de ce "magma" que je veux parler. Aussi bien l'histoire que l'actualité démontrent amèrement qu'à partir d'un terrain préparé il n'est pas difficile de passer de la violence sporadique aux lynchages, à la violence de masse, aux pogroms.

Il ne s'agit donc pas d'intervenir seulement sur les manifestations les plus spectaculaires. Il s'agit de comprendre le racisme comme un

phénomène diffus et familier, interne à notre société, peu ou prou intériorisé par chacun de nous et de travailler sur le terrain de production de ce phénomène.

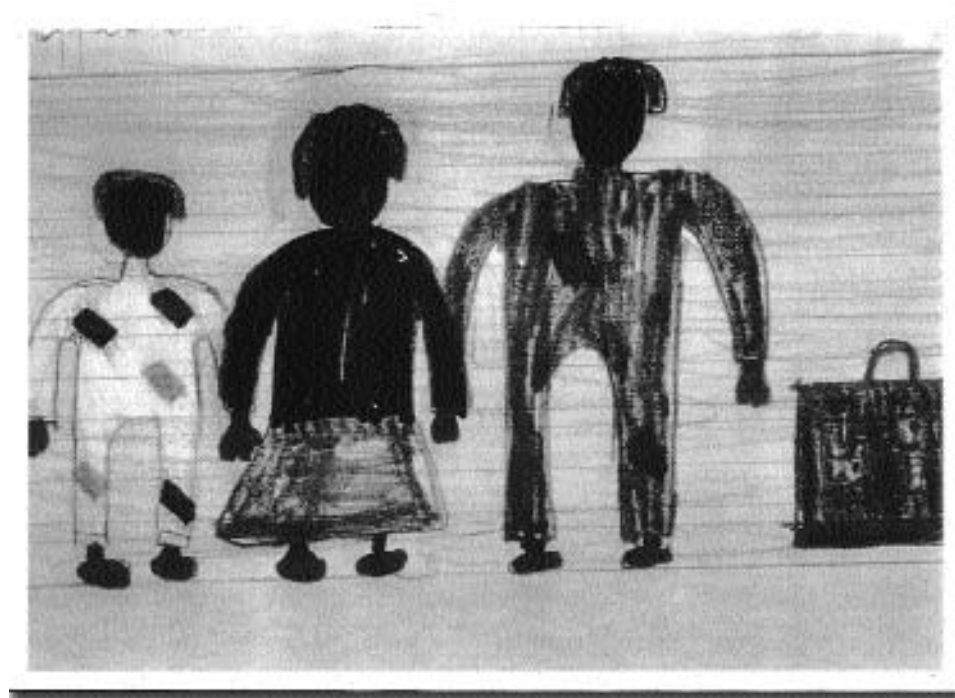
Je voudrais montrer ici que ce phénomène provient de l'histoire culturelle et politique, qu'il est bien plus complexe, construit, étendu et enraciné qu'on ne le présente ordinairement: c'est-à-dire comme une intolérance "naturelle", des réactions "spontanées" à la venue d'habitants d'autres pays ou d'autres continents. C'est la perception du monde que la société italienne, et plus généralement la société occidentale, a élaborée à travers l'invention de l'idée de race (4), l'idée de différence "naturelle" entre les groupes humains.

Mais si l'idée de race est une construction historique, si le racisme n'est ni naturel ni éternel, ni une donnée instinctuelle ni une forme d'agressivité innée face aux "autres", il s'ensuit que l'idée de race s'apprend, que le racisme s'apprend, que loin d'être un fait d'ignorance, c'est une idéologie que nous absorbons avec notre propre culture. Et si le racisme s'apprend, cela signifie qu'il s'enseigne, que nous l'avons appris parce qu'il nous a été enseigné.. Le problème devient dès lors: comment le racisme se transmet-il, qui l'enseigne, où l'apprenons-nous? En somme, quel est le processus de reproduction de l'idéologie raciste?

C'est là-dessus que j'ai centré ma recherche. Si j'ai choisi de la mener auprès des enfants, c'est parce qu'avec eux on peut saisir ces idées racistes à l'état d'ébauche, dans le temps même de leur formation, comment elles entrent dans le processus de socialisation et dans la construction du sujet. Avant que ne s'établissent des rigidités, et quand les contradictions sont encore clairement visibles.

Effectuée sur l'ensemble du territoire italien, cette recherche a bénéficié de la collaboration de centaines d'enseignants. Environ huit mille rédactions ont été recueillies, écrites en grande majorité par des élèves de l'École primaire âgés de 6 à 10 ans, le reste des copies étant dû à des enfants de 11 à 14 ans (secondaire).

Elle s'est rapidement focalisée sur la représentation des noirs, qui apparaissent dans les textes des enfants comme les "autres" par excellence, une sorte de cristallisation d'"altérité". À tel point que les immigrés en provenance des pays de l'Europe de l'Est ou du Moyen-Orient sont également appelés Noirs dans les copies, ou "nègres" comme l'écrivent certains élèves, et parfois même des enseignants. (Pendant les années où j'ai rassemblé ces rédactions d'écoliers, le discours sur l'immigration, ne l'oublions pas, circule constamment, quotidiennement, objet de discussions au café et de traitement intensif dans les



médias). Au cours de la recherche, on a donné aux enfants une série de sujets de rédaction. La majorité des classes se sont vu proposer le thème: "Si mes parents étaient noirs". D'autres thèmes envisageaient également un changement de parents: "Si mes parents étaient américains" et, pour comprendre quelle incidence pouvait avoir le stéréotype noirs=misérables, "Si mes parents étaient noirs et riches". D'autres sujets encore n'évoquaient pas l'image des parents: "Ma vie et celle des gens en Afrique". Enfin, il y avait un thème qui permettait aux enfants d'exprimer des idées en les attribuant à des personnages fictifs et radicalement différents d'eux-mêmes: "Les extraterrestres arrivent sur la Terre. Imagine comment ils décriraient les Noirs et comment ils décriraient les Blancs". Des sujets aux implications affectives si différentes devaient permettre d'évaluer, en confrontant les types de textes produits, le poids des éléments émotionnels personnels et en même temps la stabilité et la répétitivité des représentations des "autres".

Toutes ces consignes se sont révélées très impliquantes, elles ont suscité — surtout chez les plus jeunes — des réponses à forte charge émotionnelle que le conformisme scolaire ne parvient pas à atténuer. On observe une homogénéité considérable des régions italiennes quant aux modalités d'expression des préjugés racistes: entre le Nord, le Sud et le Centre, entre les grandes villes et les petites localités, la différence est faible, de même qu'entre les établissements fréquentés par

des enfants de classes sociales différentes.

Dans les copies, le racisme s'exprime de diverses façons: indifférence, sentiment de supériorité, paternalisme, peur, dégoût, mépris, haine.

D'abord il y a la peur. Une peur absolue, ouvertement déclarée. "Moi, si mes parents étaient noirs, j'aurais peur tout le temps", tel est le texte intégral d'un enfant de 6 ans (Arezzo, 1ère/CP) (5) sur le sujet "Si mes parents étaient noirs". Cette peur sans limites, on la trouve plus souvent et plus violemment marquée dans les textes des petits de 6-8 ans,

mais on la trouve aussi, quoique en général exprimée de façon plus voilée, chez les aînés. C'est comme une obsession: le noir envahit l'univers, il obscurcit tout, il fait dépérir la végétation: "Si moi j'allais en promenade à la campagne avec eux (les parents noirs): les mères se pourraient, les fleurs tomberaient

par terre toutes molles et deviendraient noires elles aussi, les feuilles tomberaient des arbres et les feuilles sécheraient" (Viterbe, 2ème/CE1). Toutes les catastrophes sont possibles: "La maison s'écroulerait" (Turin, 3ème/CE2). "Moi j'ai peur de cette peau si foncée parce qu'elle est si foncée et quand je les vois j'ai peur comme s'il y avait un incendie" (Cagliari, 1ère/CP).

Cette peur présente également d'autres aspects plus circonscrits mais non moins terrifiants, qu'ils soient liés à la symbolique catholique où le blanc est associé au Bien, le noir au Mal, à l'enfer, au diable, ou bien qu'il s'agisse de stéréotypes récurrents: "Si mes parents étaient noirs, moi je serais impressionné

**"Moi j'ai
peur de
cette peau
si foncée"**

et j'aurais l'impression de deux voleurs masqués ou alors des mauvais esprits envoyés par le diable pour emporter les enfants méchants et menteurs et après les faire brûler dans un feu vif et brûlant, et les changer en deux mauvais esprits. J'aurais l'impression aussi que ce sont des nègres qui vont voler dans les maisons et qui prennent les sacs des autres" (Gênes, 2ème/CE1). Les noirs incarnent la menace : "Moi j'ai un peu peur des nègres parce qu'ils pourraient être drogués donc si mon père et ma mère étaient des nègres moi je resterais loin d'eux parce que j'aurais peur qu'ils me collent la drogue" (Arezzo, 4ème/CM1) ; "Si mes parents étaient noirs, moi je ne serais pas content parce que je crois que les gens noirs tuent les enfants, donc j'aurais peur qu'ils me tuent ou qu'ils m'abandonnent" (Ferrare, 3ème/CE2) ; "Peut-être aussi qu'ils tuent les enfants pour les manger" (Cosenza, 4ème/CM1).

La répulsion n'est pas exprimée avec moins de force : "Si mes parents étaient noirs et moi blanc il serait dégoûtant d'être à côté d'eux" (Pesaro, 3ème/CE2) ; "Si mes parents étaient noirs je ne me fais pas faire à manger avec ces mains noires je me ferais moi-même le dîner et le déjeuner. S'ils étaient noirs je ne les

laisserais pas s'asseoir sur mon lit et sur celui de ma sœur parce qu'il y a les draps qui sont blancs, je ne les ferais pas s'asseoir même pas sur le canapé" (Ferrare, 3ème/CE2). On retrouve ce sentiment de répugnance dans des rédactions où l'enfant est moins investi émotionnellement, y compris à travers les propos attribués aux extraterrestres : "En les voyant, noirs, sales, sauvages comme ils étaient, nous nous sommes mis à rire dégoûtés" (Ferrare, 4ème/CM1).

D'autres expriment violemment le rejet : "Si mes parents étaient noirs je les jetterais de la maison parce qu'ils sont trop moches. Je serais noir je me tuerais" (Florence, 1ère/CP).

Comment les enfants apprennent-ils ces sentiments ? Certes pas seulement par des discours ou des messages explicites. Ces sentiments se matérialisent dans le comportement quotidien des adultes, deviennent manifestes et se transmettent par le truchement de la voix, du regard, de tout le langage corporel - lequel peut communiquer des messages différents du discours tenu, voire en totale contradiction avec lui. Autant de signaux qui sont captés, consciemment ou non. Dès leur plus jeune âge, les enfants acquièrent la capacité de décoder ces signaux de mépris, de supériorité, de méfiance ou de haine, au-delà même des messages verbaux explicites du genre "nous sommes tous égaux, nous sommes tous frères". En voici quelques exemples rencontrés pendant ma recherche.

Un étudiant nigérien est envoyé dans cinq éta-

blissements scolaires de la très démocratique province de Sienna pour remettre une lettre de la Sécurité sociale. Dans quatre d'entre eux, il n'y parvient pas pour la simple raison que, dès qu'ils l'aperçoivent, enseignants et appariteurs ferment à clé la porte de l'école. Peut-être les uns et les autres n'ont-ils pas prononcé un seul mot mais la rapidité avec laquelle ils ont verrouillé la porte constitue une communication sans équivoque pour les élèves.

Dans une autre école, calabraise cette fois, lorsqu'il y a des papiers ou des saletés sur le sol de la classe, l'enseignante s'écrie : "Est-ce que nous sommes en Afrique ici ?" (le propos est rapporté dans les rédactions des élèves de cette classe).

À Milan, les maîtresses d'une école maternelle construisent avec les enfants un "village africain" : des cases disposées en rond autour du gros chaudron où, c'est bien connu, les nègres font bouillir les blancs.

Une publicité pour des glaces (diffusée à la télé ces derniers étés) montre un noir, sorte de Vendredi ridicule au sourire béat, tentant de dévorer l'appétissante glace d'un blanc.

Une affiche de supermarché (Toscane, province de Pistoia) annonce la "Foire du blanc", vente promotionnelle de linge de maison. Image :

une tête de sauvage cannibale, tatouée, la bouche grande ouverte sur d'immenses dents blanches, arborant des parures d'os et de coquillages. Message : "EHI DU PROBRIO DA IPERCOOP ESSE-RE FESTA DI BIANCO, BUUUUONO." (Un équivalent français approximatif de ces déformations langagières attribuées aux immigrés noirs serait : "eh toi là-bas chez Hypercoop ça va être fête de blanc, y a



Dessin paru récemment dans La settimana enigmistica



BD parue en 1936 dans Il Corrierino dei Piccoli



BD parue en 1936 dans Il Corrierino dei Piccoli

booooo !" NDT)

Cette icône du cannibale est répétée à l'infini. En voici ci-contre une utilisation publicitaire datant de 1936, sous forme de bande dessinée et versifiée. Elle a été publiée par un journal pour enfants, *Il Corrierino dei Piccoli*, de grande diffusion (6). Deux explorateurs en culottes courtes sont capturés par une "grande bande de nègres, les pires d'entre les cannibales". Le premier est rôti à la broche, les nègres font ripaille mais sont pris d'abominables coliques. Le second enfant prépare alors un bol fumant de délicieux Purgatif L'Aigle qui séance tenante guérit les sauvages: ils se prosternent devant le jeune thaumaturge et le proclament roi. Stupéfiante alliance entre la publicité et les stéréotypes courants: pour les "autres" la primitivité et la soumission, pour les "nous" la civilisation et la grandeur.

Bien sûr, ces cannibales, nous les rencontrons aujourd'hui dans les journaux pour enfants, dans diverses publications pour adultes, dont certaines sont très diffusées, comme la *Settimana Enigmistica* (7).

Et les revoilà dans les rédactions des écoliers: "Moi ça ne me plairait pas d'avoir des parents noirs parce que quand je me réveille j'ai l'impression que je sois entouré par deux cannibales" (Arezzo, 2ème/CE1).

Il y a enfin le discours des médias et le discours commun qui présentent les "autres"



comme des gens violents, des criminels, des trafiquants, des voleurs.

À l'automne 1997, un jeune Italo-Sénégalais est invité à une fête. Un enfant de 4 ans le regarde gentiment. Un moment plus tard, le jeune allume une cigarette avec un briquet et, soudain, le gamin fronce les sourcils et se précipite vers son père: "Papa, où as-tu mis ton briquet?" - "Je ne sais pas." - "Mais, vas-y, cherche-le!" Le père fouille ses poches, en tire son briquet, l'enfant est ravi. Le père est gêné. Tous les invités ont compris ce qui s'est passé dans la tête de l'enfant: "il est noir, il est pauvre, il vole, ce briquet il l'a piqué à mon papa". Peut-être le raisonnement était-il moins articulé mais l'association noir-voleur était déjà inscrite dans

son esprit de 4 ans. Association présente dans tant de textes enfantins que j'ai recueillis: "Moi, les personnes nègres me font peur parce que la majorité des voleurs sont de couleur noire" (Cosenza, 4ème/CM1).

Car la peur, comme le dégoût ou la haine, s'apprend, se transmet et s'enseigne de diverses façons, parfois même sans qu'on s'en aperçoive, parfois délibérément. "Attention, traverse, il y a un nègre!": ce sont là des énoncés qu'il n'est pas rare d'entendre et que je retrouve dans les rédactions des enfants. Il leur suffit de signaux minimes: avoir un léger mouvement de recul, serrer son sac contre soi, changer soudain de trottoir, éviter le contact

dans l'autobus. Signaux captés et aussitôt décodés.

Tous ces fils finissent par constituer une trame très dense, extrêmement solide, tissée à tous les niveaux de la perception, qui garantit la reproduction de l'idéologie raciste. Dans ce processus de transmission sociale, nous trouvons également, bien entendu, la communication verbale et une désinformation systématique produite aussi bien par l'absence d'information que par les distorsions de celle-ci. Or, la désinformation est une des bases fondamentales de la reproduction du racisme.

Même les livres pour les tout-petits, les bandes dessinées et les dessins animés peuvent en être porteurs. Prenons

"Si mes parents étaient noirs, je leur donnerais un bon gros décapage comme ça ils seraient blancs"

l'exemple d'un petit livre bien connu, apparemment inoffensif, destiné aux 3-4 ans. Il raconte sous forme rimée l'histoire d'un enfant, Pik Badaluk. C'est le négroïd de l'icographie traditionnelle, "bon comme le meilleur des chocolats, aussi noir qu'un morceau de charbon", qui grimpe aux arbres comme un vrai chimpanzé et se perd dans la forêt où il rencontre un lion. Le père et la mère de Pik forment un couple-type. Lui, c'est le parfait "indigène" pour enfants, avec ses deux cornes de diabolin (cela ne rappelle-t-il pas la publicité Benetton montrant un enfant blond aux boucles angéliques et l'autre noir arborant deux petites cornes - mais c'était un clin d'œil, n'est-ce pas?). Quant à la maman de Pik Badaluk, elle est grosse, courte de taille et elle n'est pas demi-nue. Car il n'est pas question de représenter la maman comme une "sauvage" impudique, on recourt à un autre cliché,

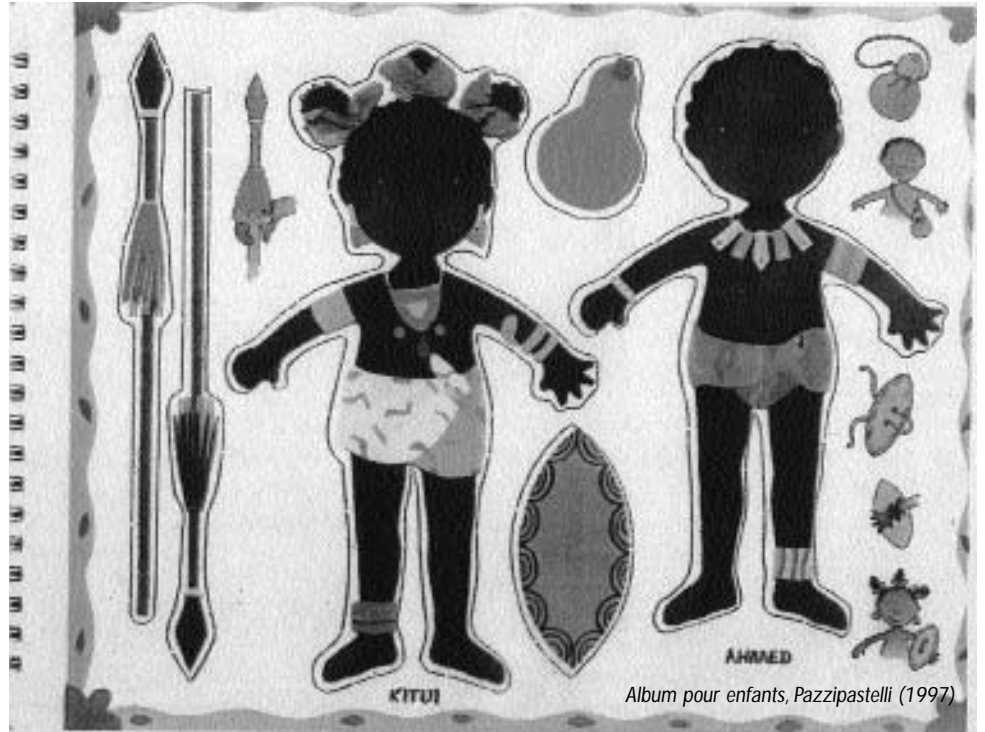


Pik Badaluk (1935 et 1994)

celui de l'esclave domestique: elle porte une large robe de coton à carreaux et un tablier façon "mammans" d'*Autant en emporte le vent*. Le père part à la recherche de son fils, accompagné d'un petit groupe de "guerriers" ridicules. Ainsi une carte postale de propagande militaire pendant la guerre d'Éthiopie montre une grotesque pantomime de guerriers éthiopiens. (8) La guerre d'Éthiopie, rappelons-le, s'est déroulée en 1935, Pik Badaluk a été republié en 1994. Quelle continuité graphique !

Voici encore un album à colorier et à découper de 1997, Pazzipastelli, pour enfants de 3-4 ans. Sur la couverture l'on voit une case "africaine" et ce texte: "*Découpe, invente, colorie, dessine... avec Kitui*". Les personnages du livre sont Kitui et Ahmed, une fille et un garçon noirs. Ils disposent de tout l'équipement que chaque véritable Africain se doit d'avoir. Deux lances, le bouclier et la calebasse. Instruction au petit lecteur: "*Noue une cordelette à la calebasse et donne une lance à chacun des deux (Kitui et Ahmed)*". Et hop ! les voilà armés pour leur vie "typique" de chasseurs-cueilleurs d'Afrique ! D'ailleurs, ils possèdent le reste de l'attirail idoine: "un éléphant pour les faire voyager", une case, un serpent, un zèbre, une girafe, des crocodiles. L'Afrique exotique et primitive à laquelle il convient d'habituer les enfants. En Afrique on dort parmi les singes, Kitui dort sur une couverture à même le sol, serrant dans ses bras une petite guenon. La guenon rêve d'une banane. "*Et Kitui, de quoi rêve-t-elle ?*" D'une banane, évidemment. L'Africain ne songe qu'au présent immédiat, c'est-à-dire à manger.

Il n'y a hélas pas de quoi rire. C'est très exactement ainsi que tant d'enfants, la majorité d'entre eux, du Nord au Sud de l'Italie, se représentent la vie des Africains: "*Ils mangent comme des sauvages et ils mangent seulement des bananes*" (Trieste, 5ème/CM2). "*Leur vie est comme des sauvages qui prennent des fruits des arbres*" (Cosenza, 4ème/CM1). Les enfants apprennent que l'Afrique, c'est de la préhistoire et de la nature. "*Les Africains vivent encore comme les primitifs, c'est-à-dire qu'ils ont encore besoin d'aller à la chasse pour se nourrir, ils ne vivent pas toujours au même endroit et ils ne sont pas habillés*" (Cosenza, 4ème/CM1). Ils chassent ou bien ils collectent des produits naturels, par exemple des vers ou des insectes, ils mangent "des choses dégoûtantes ou sinon ils seront en train de manger rien du tout" (Trieste, 5ème/CM2). Les Africains ne connaîtraient pas le tissage, ils se vêtent "*de la peau d'éléphant et avec une jupe de paille*" (Trieste, 5ème/CM2 autre copie) ou encore ils s'habillent de feuillages ; ils dorment sur des rameaux et des branchages, ils vivent dans des



cases faites de paille et de boue. Qu'il y ait en Afrique des villes et même des mégapoles de millions d'habitants, du Caire à Abidjan, de Casablanca à Nairobi ou Lagos, c'est une idée totalement absente. "*L'Afrique est sale et les gens sont pauvres (...) ils ne boivent que de l'eau sale et ils portent des vêtements sales*" (Trieste, 5ème/CM2).

Cette vision a une longue tradition. Dans une carte postale datant elle aussi de la guerre d'Éthiopie: des enfants portant l'uniforme des petits fascistes (les balilla) administrent une "*douche salutaire*" à des enfants africains. Regardons cette autre carte postale. Un soldat, nettement moins souriant avec son

masque à gaz, agrippe un Éthiopien par les cheveux et le lave sans ménagements (voir p. 24). Dans une bande dessinée et versifiée, Peperino nell' Etiopia italiana, le balilla Peperino lave et habille les petits Éthiopiens "*et ces négrillons dégoûtants, il en fait des petits balilla*". (9)

Même désir, dans les copies des écoliers d'aujourd'hui, de récurer et "blanchir" les Noirs. Tel garçonnet (Vicenza, 4ème/CM1) envisage même de mettre les parents noirs "dans la machine à laver avec du Dash, Dash Ultra, Omo Blanc, Atlas, AX Javel, Ava, Dixan 2000, Coccolino, Ajax" (voir p. 24). Tel autre (Trieste, 3ème/CE2) pense lui aussi les étriller: "*Si mes*

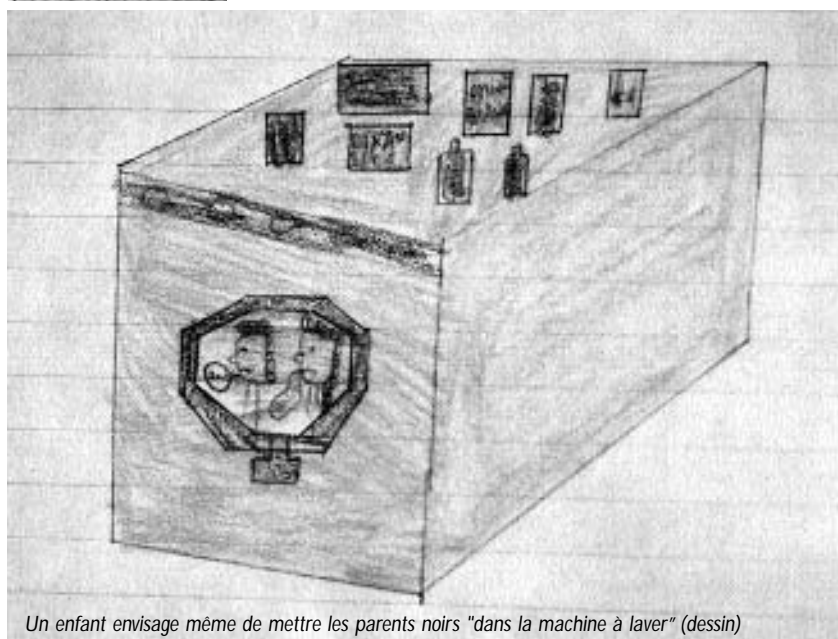


Carte postale italienne durant la guerre d'Éthiopie



Peperino nell' Etiopia italiana

5. e dai sudici morelli
lira juor dei baliletti



Un enfant envisage même de mettre les parents noirs "dans la machine à laver" (dessin)

parents étaient noirs, je leur donnerais un bon gros décapage comme ça ils seraient blancs, comme laine d'une brebis blanche qu'on vient de laver avec le savon."

On le voit, les enfants ne sont pas sourds aux leçons qui leur parviennent de toutes parts. Ils les apprennent. "Voilà les nègres qui sortent de leurs cavernes": c'est la légende d'un dessin fait par un élève de Viterbe (3ème/CE2). D'autres dessinent des chasseurs demi-nus, lance en mains, qui traquent des animaux au sein de paysages pleins d'arbres à bananes.

La primitivité qu'imaginent les enfants est telle que le dégoût prévaut: "Peut-être qu'ils (les parents noirs) venaient du désert du Sahara, ou des alentours des forêts africaines et ils mangent des racines, des baies, des feuilles, je les trouverais dégoûtants et je préférerais des parents au stade moderne et pas primitif" (Arezzo, 4ème/CM1). Et préhistoriques pour préhistoriques: "Peut-être au lieu d'être noirs c'est mieux d'être dinosaures" (Ferrare, 1ère/CP).

Ces visions d'une Afrique primitive, inculte, cavernicole et sale viennent toutes se plaquer sur les Africains qui arrivent en Italie pour y travailler ou y étudier. Pour ceux-là, en Italie, les écoliers n'imaginent que des situations de misère absolue: vendeurs ambulants portant des vêtements rapiécés ou en loques et d'énormes sacs. Cette représentation, de même que celle des noirs comme délinquants que nous avons déjà vue, est à mettre au compte des médias qui œuvrent inlassablement au recyclage des stéréotypes.

Les enfants apprennent la peur (et parfois nous en indiquent les sources): "Quand je marche dans la rue avec ma maman et que je passe à côté d'un nègre, tout de suite je m'écarte et je le laisse passer. Je n'aime pas entendre à la télé quand ils parlent des nègres ou qu'ils font voir des images. Moi, les nègres me font peur parce qu'ils sont méchants" (Gênes, 4ème/CM1).

Bien des sentiments négatifs s'entremêlent. "Des fois je vois quelques images à la télé qui vraiment font venir la chair de poule et pour ça je crois que ça comporterait beaucoup de difficultés avoir un papa et une maman de race noire. Moi-même je me sens pas du tout une petite fille raciste, des fois je passe devant les nègres je les entends baragouiner et devant eux je me sens impuissante, j'ai un peu peur il me revient en tête toutes les choses que j'entends à la télé. Ils parlent à propos des nègres et ils disent qu'ils volent et plein d'autres choses; c'est pour ça que j'éprouve cette sensation" (Florence, 5ème/CM2).

Nombre d'enfants expriment leur vision d'altérité absolue par une opposition empreinte d'arrogance, souvent à leur insu: d'un côté les "nous", civilisés et gorgés de bien-être, sujets à part entière, capables de civiliser, d'instruire et d'"aider" les "autres"; de l'autre côté, les "noirs", pauvres, en mal d'assistance, primitifs et pas entièrement adultes. Ainsi ce sont les enfants qui auront à instruire les Africains adultes, à leur apporter la civilisation. Les rôles sont renversés et les enfants servent de parents à leurs propres parents: "Si mes parents étaient noirs je pleurerais tellement, parce que je devrais leur apprendre tout" (Ferrare, 2ème/CE1). Tout, depuis la langue jusqu'à la reconnaissance des signaux de la route; à la mère, ils devront enseigner la cuisine, l'époussetage, l'ensemble des travaux domestiques; au père les travaux les plus divers.

Les enfants apprennent qu'il existe une différence abyssale, infranchissable entre les "nous" et les "autres." Là-dessus se

construit et se renforce le sentiment de soi, de sa propre identité de blanc et d'Occidental. En voici un lumineux exemple tiré d'une copie de Ferrare (4ème/CM1). L'auteur imagine que les extraterrestres ramènent sur Mars un blanc et un noir à des fins d'observation. "Le blanc parlait pour le noir parce que les extraterrestres ne comprenaient pas sa langue." Ainsi donc, seul le blanc possède une langue interplanétaire, vraiment "universelle" et peut répondre aux questions des Martiens. C'est à lui seul de représenter l'espèce humaine dans son évolution: "Le blanc leur expliqua que les noirs n'étaient pas humanisés comme eux et pour ça ils portaient des vêtements minimum."

Idée qui revient dans d'autres textes : les noirs "ne sont pas complètement humanisés comme nous". Dans l'esprit de ces enfants, et sans aucun doute dans la pensée commune, il y aurait non seulement un développement inégal mais une humanisation inégale et, pour certains, incomplète. De sorte que ce serait au blanc qu'incomberait le rôle de faire aboutir cette évolution: "Si un noir venait en bas de chez moi je l'inviterais dans ma maison et je lui enseignerais la vie des êtres humains" (Arezzo, 5ème/CM2).

Mais, dans cette optique, les "autres" appartiendraient-ils à une race différente, ou carrément à une espèce différente ? Serait-ce un hasard si la publicité, quand elle veut représenter le rapport entre les "nous" et les "autres", met en scène des espèces différentes ? Dans une publicité Benetton, un bon gros chien blanc, un husky, lèche le museau d'un agneau noir (voir ci-contre). Ou bien, dans une campagne pour l'adoption à distance, une grande chienne allaite un minuscule chaton. De plus, les images nous suggèrent, dans les deux cas, une identification paternaliste à la bonté implicite de l'animal le plus fort qui "aide" et/ou "aime" le plus fragile et le plus démuné. L'affiche représentant la chienne allaitant le chaton a obtenu un prix prestigieux. Selon ses réalisateurs, elle donnerait "l'idée de la solidarité qui peut naître même entre races très différentes" (Famiglia Cristiana, 23/10/1996: 40 sq, c'est moi qui souligne).

De toutes façons, l'idée d'une immense supériorité. Cette représentation de la différence donne forme et contenu à l'idée de race. Il s'agit, en même temps, d'une construction de l'identité de l'homme blanc et occidental et d'une conception de la vie, du monde et de sa propre place dans le monde.



Campagne de parrainage d'enfants

Les enfants ont intériorisé un paradoxe : que le racisme c'est mal, MAIS qu'il existe des races (des espèces ?) différentes. C'est ce que l'on continue placidement à leur expliquer et à leur enseigner. La vieille idée de race est encore bien vivace et robuste. Dans plusieurs cours que j'ai donnés à l'Université, j'ai demandé aux étudiants leur définition de la race ; pour eux, comme pour les écoliers de ma recherche, c'est quelque chose d'évident, qui se voit à l'œil nu, une différence composée tout à la fois de traits somatiques, culturels, religieux et linguistiques, de coutumes... En somme, un salmigondis de prétendus faits biologiques et culturels. Les enfants en infèrent l'idée de séparation radicale et de non-communication: "Si mes parents étaient nègres je ne les voudrais pas parce que: la couleur de la peau est foncée, le caractère est différent et pour ça ils ne sont pas adaptés à moi" (Lecce, 3ème/CE2). "Si mes parents étaient noirs moi je pense que je serais très triste même si je ne sais pas grand-chose sur cette affaire du racisme. Je pense à une chose terrifiante pour moi et pour mes parents, parce que si je suis blanc et mon papa et ma maman noirs la chose serait grave: moi et les miens on ne s'entendrait pas. Au déjeuner toutes les choses iraient mal parce que moi j'aime une chose et tous les deux une autre et pareil toute la journée: au diner, au lit, au petit déjeuner"

(Venise, 4ème/CM1). Dans ce type de perception, il ne fait pas de doute que l'altérité ne tient pas seulement à la couleur de la peau mais aussi à des goûts, des habitudes, des traits de caractère, d'où une impossibilité quasi totale d'entente. "Si soi-même on est blanc est-ce qu'on pourrait s'entendre avec un noir ?" (Ferrare, 5e/CM2).

Or l'idée que les êtres humains sont différents par essence et à tout jamais, différence irréductible puisque "naturelle", est au cœur du racisme. La vision du monde, l'ordre du monde fondés sur la race sont grosses de leurs conséquences dernières (dont les exemples historiques abondent): la ségrégation ou l'apartheid, quand ce n'est pas le génocide. "S'ils étaient d'une autre race, je ne les voudrais pas dans ma maison" (Ferrare, 2ème/CE1). "Je ne dormirais pas sous le même toit des gens de couleur, même pas pour de rire. Beuherkkk !"

(Arezzo, 5ème/CM2). D'autres écoliers pensent, pour la même raison, qu'ils les chasseraient de chez eux à coups de pied au cul.

L'idée d'apartheid n'est pas du tout rare. Fait incroyable, elle peut aussi bien être défendue par la droite à la Le Pen, que se présenter en toute innocence, si l'on ose dire, sous le couvert du "respect des différences". Une écrivaine pour enfants, s'adressant aux élèves d'une école primaire de Milan, leur demande d'imaginer l'organisation d'une ville internationale dans le futur, de faire un "projet urbanistique multiracial" (encore l'idée de race !). Réaction des enfants: "Faisons un quartier pour chaque race et, après, on les divise par des frontières (...) une ville avec beaucoup de quartiers, chacun avec ses habitudes. Un quartier anglais, un américain, un chinois, un italien. Séparés mais reliés par le métro". C'est une vision de ségrégation qui souvent se tapit derrière les idées d'ethnie ou simplement de différence, même dans une ambiance qui se prétend amicale.

Derrière l'idée d'apartheid, se glisse celle de l'élimination, symbolique ou pas, des noirs. Le petit Vénitien qui imaginait que si l'on est de couleur différente tout va mal "au diner, au lit, au petit déjeuner", conclut: "Leur vie est empêchée par le diable et personne ne peut arrêter cette chose mauvaise sauf Dieu. Mais il y aurait une solution: peindre tous les nègres en blanc."

Autrement dit, tuons symboliquement le noir, ou le noir dans le nègre.

Mais remarquons que les "nègres", ce ne sont pas seulement les gens qui ont la peau noire. Ils ne viennent pas exclusivement d'Afrique. L'Afrique devient un concept social, et pas seulement géographique. Ainsi peuvent être des "nègres" les Bosniaques, les Albanais, les Kurdes, les Irakiens... "Mais qu'est-ce qu'un nègre, interrogeait Jean Genêt, et d'abord de quelle couleur est-il ?" Réponse d'un écolier: "Les nègres naissent de trois races de peau nègre jaune et blanche" (Crotone, 4ème/CM1). Il ne s'agit en rien d'une erreur mais d'une intuition sociologique: les "nègres" sont les "autres", ce sont les "immigrés" que nous pouvons expulser ou exploiter, à qui nous pouvons imposer des conditions de vie qu'on ne proposerait pas aux "nous". Ce qu'ils ont en commun, ce qui en fait une seule catégorie, c'est d'être dans ce rapport social de force avec "nous".

Ma recherche a mis en lumière des idées que les enfants, chaque enfant avec son histoire individuelle, ont mises en forme et exprimées à leur manière particulière. Mais, ces idées, ils ne les ont pas inventées, c'est notre culture qui les leur a proposées, voire imposées de mille façons, par le langage, les images, les comportements. C'est bien notre société qui les engendre, elles ne sont pas l'expression de peurs "instinctives" et de réactions "spontanées" face aux "autres".

Si nous ne considérons pas la race comme une donnée naturelle, ni le racisme comme un fait naturel et anhistorique, si nous considérons qu'il s'apprend, alors il en résulterait nécessairement qu'il peut aussi se désapprendre. C'est là un fait fondamental. Nous ne sommes nullement prisonniers du racisme. Rien dans nos chromosomes ne nous crée racistes. Il ne s'agit pas de lutter contre des pulsions primordiales auxquelles seule la culture saurait opposer des remèdes, qu'elle seule pourrait juguler. Au contraire, il s'agit de désapprendre ce que notre société et sa culture dominante nous ont enseigné et continuent à reproduire, à des niveaux conscients et inconscients, par inertie et par des politiques délibérées. Ce n'est pas une tâche aisée que de combattre cette

idéologie à la reproduction de laquelle sont consacrés un travail minutieux et des efforts extraordinaires. En acquérir une pleine conscience et désapprendre le racisme peut s'avérer, même au plan individuel, un labeur dur et complexe. Il importe de comprendre comment et par quels canaux il a été appris, par quel processus de désinformation systématique et de conditionnement (y compris émotionnel) il a été implanté en nous et s'y est enraciné si solidement: "Éradiquer un préjugé est aussi douloureux que d'extraire un nerf" (Primo Lévi). Se confronter au racisme à l'œuvre dans notre culture, contrecarrer les processus de sa transmission, c'est nécessaire et en même temps ardu car nous avons tous été immergés dans ce bain. Parmi les enfants qui ont répondu à mon enquête, il y en avait qui étaient larges d'esprit, disponibles et qu'on ne saurait qualifier de racistes. Mais souvent la disponibilité et la bonne volonté ne suffisent pas à annuler les effets d'une idéologie aussi envahissante. Voici le texte d'un petit garçon qui, tout content, imagine ainsi sa vie en Afrique: "Si mes parents étaient noirs moi aussi je serais noir mais ça ne fait pas de différence je devrais toute la journée manger des bananes et je devrais grimper aux arbres des palmes et faire tomber les noix de coco par terre, je devrais chasser les gazelles et chevaucher les zèbres, mais je devrais faire très attention aux tigres, aux rhinocéros, aux hippopotames et aux indigènes" (Ferrare, 3ème/CE2, texte intégral). Et plus encore en témoigne un petit Sicilien (Caltanissetta, 4ème/CM1, texte intégral), vif, sympathique et plein de bonnes intentions qui montre, avec cette image impossible, déchirante, de la "peau juste", combien il est difficile de s'arracher à cette vision du monde fondée sur la race. "Moi je n'aurais pas peur si mes parents étaient noirs. C'est une race comme toutes les autres, et alors je les accueillerais avec amour et je continuerais à mener une vie normale. Si les autres enfants me disaient que j'ai des parents qui sont noirs je ne les écouterai même pas et je passerais mon chemin. Quand le soir, et le temps libre que je passerais avec eux tout ce qu'ils me diront de faire je le ferai et je ne me plaindrais pas. Moi je les aimerais beaucoup comme s'ils avaient la peau juste.

Traduit de l'italien par Josée Contreras

1. P. Tabet, *La Pelle Giusta*, Turin, Einaudi, 1997.

2. Cette recherche a été faite en Italie, mais je ne doute pas que pour l'essentiel - hormis certaines modalités spécifiques - le discours soit valable dans les autres pays européens.

3. Je cite ici un article de Nicole-Claude Mathieu ("Relativisme culturel, excision et violences contre les femmes", *La Revue du Ceris*, Paris VII, t. IX, 1994) qui se poursuit ainsi: "on ne peut se contenter, bien que ce soit obligatoire, d'étudier les conditions précises qui, réunies à un moment donné, ont favorisé l'explosion. Encore faut-il ne pas oublier la composition du magma (...)".

4. Ou l'"invention sociale (d'une) catégorie naturelle", pour reprendre la définition précise de Marion Glean O'Callaghan et Colette Guillaumin "Race et race... la mode "naturelle" dans les sciences humaines", *L'Homme et la Société*, 31-32, 1974).

5. Pour les citations de rédactions, j'indiquerai entre parenthèses la province de provenance et la classe fréquentée par les auteurs. En Italie, les enfants entrent à 6 ans à l'école primaire (Scuola elementare), qui va de la 1ère à la 5ème.

6. Cf. *La Menzogna della razza. Documenti e immagini del razzismo e dell'antisemitismo fascista*. Edité par le Centro Furio Jesi. Grafis, Bologne 1994 : 164.

7. Hedomadaire de mots croisés, charades, blagues...

8. *La Menzogna...* op. cit. : 171

9. *La Menzogna...* op. cit. : 172-173

Paola Tabet

Paola Tabet est professeur d'anthropologie à l'Université de Calabre (Italie). Ses travaux sur la division sexuelle du travail, la reproduction et la sexualité ont donné lieu à la production de plusieurs textes, certains ont été traduits dans *La construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps*, Éditions l'Harmattan (1998). Notamment: "Les mains, les outils, les armes" (1979) et "Fertilité naturelle, reproduction forcée" (1985). Sa recherche sur la transmission de l'idéologie raciste aux écoliers italiens de 6 à 14 ans a donné lieu à un livre très connu en Italie, *La pelle giusta* paru chez Einaudi en 1997, que ProChoix aura le plaisir de publier en français d'ici quelques mois. Si vous souhaitez être tenu au courant de sa publication, n'hésitez pas à nous communiquer vos coordonnées.

